

Le projet de l'auteur était d'écrire sur « la rupture anthropologique qui a eu lieu entre 1945 et 1980 » en prenant pour exemple V., un petit village du Doubs où il a grandi, et la vie de ses parents jusqu'à la mort de son père.

JEAN-PIERRE FERRINI

UN PASSAGE

Éd. Arlea, coll. « La Rencontre », 2024, 112 p., 18 €

Ce récit autobiographique poursuit, dans l'ordre inversement chronologique, le projet que Ferrini menait dans le très réussi *À Belleville* (Le Temps qu'il fait, 2021). Son œuvre se rattache au courant de la littérature sociologique, dans le sillage d'Annie Ernaux, mais sur une tonalité plus apaisée. La douceur est partout. Certes, la mélancolie plane, mais elle est contenue, voire détournée grâce à l'habileté stylistique de l'auteur. Il recourt en effet à un genre littéraire qui lie la topographie et l'autobiographie, associant le moi à l'espace où il se meut. On croirait même parfois lire un conte initiatique : « *Margot ou Goupil, prisonnier de son maudit grelot, sont victimes de la cruauté et de la bêtise humaines.* » Le recours simultané, mais toujours harmonieux, à plusieurs genres littéraires est la signature de Jean-Pierre Ferrini.

Au-delà de l'introspection qu'il manie avec beaucoup de délicatesse, le pari archéologique est tenu. Le livre décrit en effet l'urbanisation des petites villes de province, la manière dont elle défigure les paysages et distend les liens sociaux, et la manière sournoise dont ces nouveaux modes de vie ont pénétré les foyers : « *J'appartenais à une génération charnière, celle des années 1960, de Vatican II et de mai 68, celle de l'école mixte, de la fin de l'école des filles et de l'école des garçons [...]. On accueillait avec une sorte d'enthousiasme les nouveaux biens matériels qui prenaient place dans les foyers : la salle de bain, les WC, le chauffage central, le téléphone, la télévision, le bourdonnement du frigidaire, le tournoiement aquatique, quasi utérin, du lave-linge.* »

Le temps s'étire et se resserre de manière alternée. Ferrini excelle dans ce passage de

l'une à l'autre temporalité, qui parfois mime la perte d'équilibre, quand le souvenir cherche « un passage » pour ne pas trébucher. Est-ce là ce qu'il redoute – et qui expliquerait le titre du livre ? On pense parfois à quelques passages du *Retour à Reims*, où Didier Eribon égraine une tout autre mélancolie, un passé qui ne passe pas. Au contraire, chez Ferrini, la douleur est muselée, peut-être refoulée, renvoyée à son expression métaphorique : « *Sur le quai, à la gare de Besançon, tandis que la voix uniforme du haut-parleur annonçait les correspondances, en entendant le nom de V., le village où j'ai grandi, j'ai cru un instant, étrangement, qu'on prononçait mon propre nom [...].* » Mais petit à petit on découvre que le village, idéalisé dans le souvenir, est devenu un bourg de province parmi tant d'autres, où il y a « *même un Burger King, à la place de la ferme de Maurice Chays, derrière laquelle mes parents se donnèrent leurs tout premiers rendez-vous.* »

La culpabilité couvre d'amertume les pages consacrées au père, celui qu'il fut et celui qu'il représentait. Fils unique d'immigrés italiens, il avait épousé la dernière fille du maire du village (la mère de Ferrini, mère aimante, épouse dévouée), puis avait repris l'entreprise familiale de plâtrerie-peinture après une formation à l'école Blot de Reims. La scène des adieux entre père et fils hante l'auteur du livre, précisément parce qu'elle n'a pas vraiment eu lieu. Le père, déjà très atteint par la maladie, conduit avec difficulté la voiture qui accompagne son fils à la gare, mais un silence pudique sépare déjà ces deux êtres, qui ne se reverraient plus jamais – et le savent. **Q**



Paysage de Franche-Comté



V. au tournant des années 1960